



Les Nouvelles-Hébrides¹

Mœurs des Indigènes

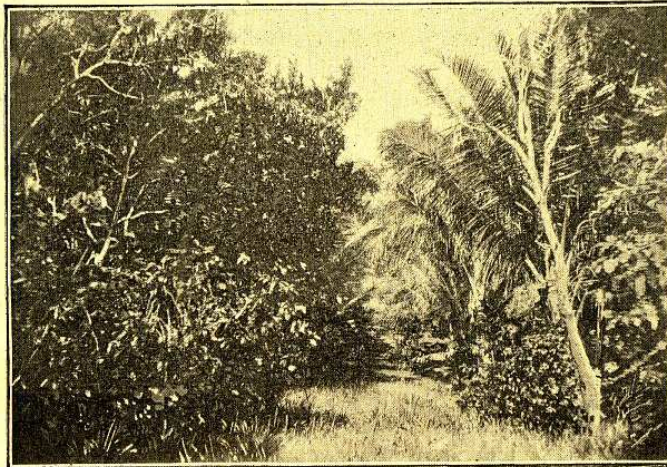
L'ARCHIPEL des Nouvelles-Hébrides, situé près de la limite commune des mondes mélanésien et polynésien, est habité par des peuples issus du mélange des deux races. C'est à Erromango et à Mallicollo que le type mélanésien se retrouve avec le plus de pureté.

Généralement monogames, les Canaques mélanésiens se montrent d'une jalousie féroce à l'égard de leurs femmes, qu'ils traitent cependant comme des bêtes de somme. Condamnées aux plus durs travaux, elles doivent se cacher dans la brousse lorsqu'elles rencontrent un homme. A Saint-Barthélemy, les femmes ne cohabitent pas avec leurs maris, elles résident toutes dans un petit îlot voisin d'où elles viennent chaque matin en pirogue pour travailler, et elles doivent être rentrées au gynécée avant le coucher du soleil; l'accès de cet îlot est interdit à tout homme qui n'a pas reçu du chef de la tribu l'autorisation spéciale de s'y rendre, et en aucun cas, un homme ne peut y passer la nuit. Dans les tribus mélanésiennes, c'est à la femme qu'incombent la culture et la récolte des ignames, l'entretien de la case et de la pirogue, la confection des vêtements rudimentaires. La seule occupation de l'homme est la guerre; le Néo-Hébridais ne quitte jamais ses armes, car les tribus d'une même île sont sans cesse en lutte entre elles.

Dans l'île d'Aoba on trouve le type polynésien presque aussi pur qu'à Tahiti; la condition des femmes n'y est pas misérable; elles ne se livrent

qu'aux travaux d'intérieur; leur principale occupation est la fabrication de nattes et de *tapas* en écorce, où elles se montrent d'une habileté remarquable. Aussi ne

sont-elles pas dégradées et flétries dès la jeunesse comme les Mélanésiennes: il n'est pas rare de trouver des modèles de statuaire parmi les femmes d'Aoba. Toutefois, quoique très bien traitée, la femme polynésienne est tenue pour inférieure à l'homme: c'est pour elles seules que sont lancées par les sorciers les interdictions du *tabou*, et elles n'ont jamais voix dans les délibérations de la tribu.



PORT-SANDWICH.

Photographie de M. le comte J. de Saint-Seine.

La bravoure du Maori est proverbiale; il est très accueillant pour l'étranger, et il pratique à son égard les lois de l'hospitalité la plus large. Tous les explorateurs qui ont visité Aoba jusqu'à ces dernières années parlent avec enthousiasme de la Nouvelle-Cythère; mais les colons, en quête de Canaques pour cultiver leurs plantations, ont si souvent trompé la confiance de ces sauvages en enlevant des femmes, que les habitants d'Aoba sont devenus les plus méfiants des insulaires et que le blanc est pour eux l'objet d'une haine qui se traduit souvent par des massacres. Lorsque l'indigène d'Aoba est en guerre contre une autre tribu de la même race, il n'emploie que ses armes sauvages, la flèche, la sagaie et le casse-tête. Mais chaque case renferme un fusil Snider ou Martiny pour être employé contre l'Européen qui trahit l'hospitalité.

Comme à Tahiti, les habitants d'Aoba ont un goût très vif pour la musique; souvent, le soir, pen-

1. Voir le numéro 51, p. 409.

dant la belle saison, hommes et femmes se réunissent sous les arbres pour chanter d'harmonieuses mélodies. Comme aux Marquises et en Nouvelle-Zélande, ils se tatouent avec un art qui met remarquablement en valeur la structure anatomique du corps ; tout jeune homme doit être tatoué pour avoir sa place au conseil de la tribu, et toute jeune fille pour trouver un mari. L'opération est longue et douloureuse, l'artiste exécute son dessin sur la chair du patient au moyen d'une arête de poisson ou d'un os aigu, à peu près comme un graveur burine une plaque de cuivre.

Les habitants des autres îles sont le produit d'un métissage en proportions variables des deux races, mais c'est en général l'élément mélanésien qui domine, et les Aobiens font l'effet d'une tribu égarée au milieu de peuples tout différents, pour lesquels ils affectent un profond mépris.

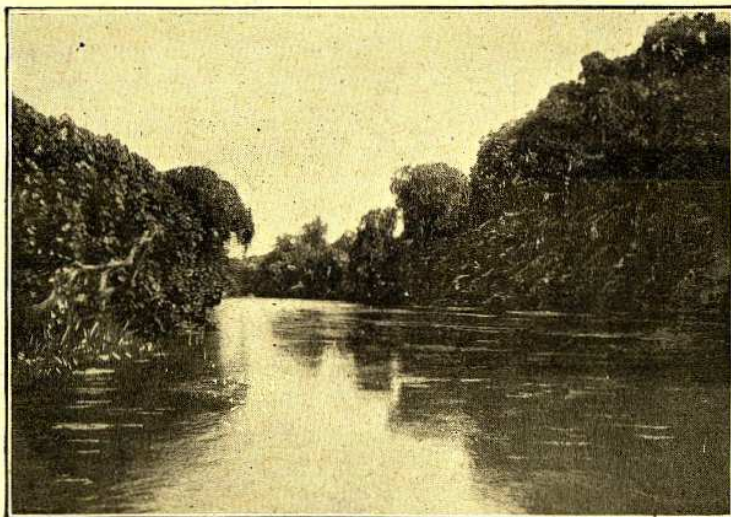
Dans tout l'archipel, le costume des indigènes est très sommaire, sauf à Annatom, où l'influence des missionnaires anglais a imposé aux indigènes des cotonnades d'origine britannique. Un pagne d'écorce, une feuille de bananier suspendue à une ceinture en poil de roussette, un bouquet de feuilles odoriférantes composent le vêtement de l'un et de l'autre sexe. Les enfants sont complètement

nus et souvent, hommes et femmes ont simplement autour des reins une ficelle à laquelle ils suspendent leur pipe. Mais si le costume proprement dit fait parfois défaut, les Néo-Hébridais ont beaucoup de goût pour la parure : la plupart portent des bracelets formés par une dent de cochon sauvage et des colliers de perles et de corail. Dans plusieurs îles, ils se percent la cloison nasale et y introduisent des anneaux de nacre. Ils percent aussi le lobe de l'oreille et y introduisent des disques de bois ou de pierre polie, dont le diamètre atteint parfois celui d'une pièce de 10 centimes. La chevelure des hommes est toujours arrangée avec soin ; à Tanna, ils tressent leurs cheveux par petites mèches qui donnent à leur tête l'aspect de hérissons ; d'après Markham, il ne faut pas moins de trois ans pour parfaire cette partie de la toilette d'un beau guerrier. C'est surtout pour la guerre que les hommes se couvrent d'ornements ; souvent ils se teignent le corps à l'ocre, les chefs décorent leur chevelure d'une aigrette de plumes de pigeon. Souvent aussi, ils se couvrent la tête de masques horribles, représentant grossièrement des têtes d'animaux et destinés non à les protéger, mais à épouvanter leurs ennemis.

Les cases sont toujours construites en clayon-

nage de roseaux ou de tiges de maïs sur une charpente en bambou ou en bois léger, avec une toiture en chaume, faite de feuilles de cocotier ; mais la forme en diffère beaucoup suivant les tribus. Celles d'Aoba sont rectangulaires, spacieuses, et aérées par plusieurs fenêtres ; celles de Pentecôte, au contraire, sont rondes et coniques, en forme de ruches, avec une seule ouverture, petite et étroite, qui sert de porte. La fumée du feu, que l'on entretient toujours allumé, n'a pas d'autre issue ; aussi l'air est-il irrespirable pour des poumons européens. Quelques voyageurs prétendent que les Canaques attachent une idée religieuse à la conservation perpétuelle du feu dans leurs cases ; mais ceux-ci affirment eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre but que d'en écarter les moustiques. Nāguère, ils ne pouvaient se procurer le feu qu'en frottant

énergiquement deux morceaux de bois l'un sur l'autre, et beaucoup d'indigènes sont fort adroits dans cet exercice, mais aujourd'hui, ils préfèrent se servir d'allumettes, que, grâce aux colons, on trouve dans toutes les îles. Il craignent l'obscurité et la rosée de la nuit ; jamais on ne les trouve dehors après la chute du jour, et le matin, ils attendent pour sortir que le soleil ait fait évaporer la rosée.



IVIÈRE SARABAÏA.

Photographie de M. le comte Jean de Saint-Seine.

surtout végétale : elle consiste en bananes, ignames, taros et *mayores* (fruits de l'arbre à pain) qu'ils cuisent au four canaque, c'est-à-dire dans un trou creusé dans le sol, où l'on met des cailloux rougis au feu, et que l'on recouvre ensuite de terre. Ils sont très adroits à prendre le poisson au harpon et ils le mangent souvent cru. Les jours de fête, principalement à la récolte des ignames, qui est la grande fête annuelle, on fait de véritables hécatombes de cochons et de volailles, chaque Canaque étant d'autant plus estimé dans sa tribu qu'il tue plus de cochons ; la fête se prolonge sans interruption jusqu'à ce que tout soit dévoré, et telle est l'imprévoyance de ces sauvages, que ces orgies sont souvent suivies d'affreuses disettes, surtout lorsqu'après une guerre malheureuse, les cochons ont été emportés et les arbres à pain coupés par l'ennemi victorieux.

Leurs instincts cannibales ne peuvent être niés ; tout prisonnier est généralement dévoré de la façon suivante : le tronc est donné aux jeunes gens, les intestins aux cochons et aux chiens ; les hommes se réservent les membres, les bras et cuisses. Les femmes ne sont pas autorisées à prendre part à ces agapes dégoûtantes. Chez les peuples d'origine mao-

La nourriture des Canaques est

rie, l'anthropophagie est plus rare, et semble avoir un caractère religieux. On dévore le cœur ou les yeux d'un ennemi dont on a admiré le courage ou la clairvoyance, afin d'hériter de ces qualités.

Comme tous les habitants de l'Océanie, les indigènes savent tirer, d'une racine, le *piper methysticum*, une boisson fermentée, légèrement alcoolisée et rafraîchissante, le *kawa*. Les jeunes filles chargées de la fabriquer mâchent les fibres ligneuses de la racine et les rejettent dans un vase, mêlées à leur salive; on laisse fermenter plusieurs jours et l'on enlève l'écume qui surnage. Le *kawa* est l'accompagnement nécessaire de toutes les orgies cannibales; les indigènes en boivent alors jusqu'à l'ivresse complète. Les missionnaires ont interdit la fabrication de cette boisson dans les îles où leur influence est puissante, mais alors, les Canaques le remplacent par l'eau-de-vie de traite, beaucoup plus malsaine et plus dangereuse, que leur vendent les colons français.

Les habitants des côtes passent sur l'eau une grande partie de leur existence. Ils creusent, au moyen du feu, des troncs de kauris ou d'araucarias pour en faire des pirogues longues de 5 à 6 mètres, qu'ils munissent d'un balancier leur donnant une stabilité suffisante pour porter une forte voile triangulaire, faite en nattes de pandanus. Chaque tribu possède, en outre, une

pirogue de guerre capable de porter vingt ou trente guerriers; elle est faite de planches assemblées et cousues, et calfatée avec un goudron tiré du latex du *rhuïs atra*.

Les armes des insulaires sont l'arc et les flèches, que M. E. Raoul affirme être spéciales aux peuples d'origine papoua. Le corps de la flèche est une tige de roseau et de bambou, et la pointe un fragment d'os humain, une arête de poisson ou simplement un morceau de bois lourd durci au feu. Presque toujours, les flèches sont empoisonnées et leurs blessures donnent la mort par le tétanos; cependant, M. le Dr Daville, médecin de la Compagnie française des Nouvelles-Hébrides, affirme avoir vu deux blancs qui avaient guéri sans peine des blessures de ce genre par de simples lavages à l'eau alcoolisée. Des études nombreuses faites pour découvrir la nature du poison font croire que les indigènes plongent leurs flèches dans le cadavre d'un animal en putréfaction. Les lances et les sagaies ont l'extrémité barbelée et armée de dents de requin ou de fragments

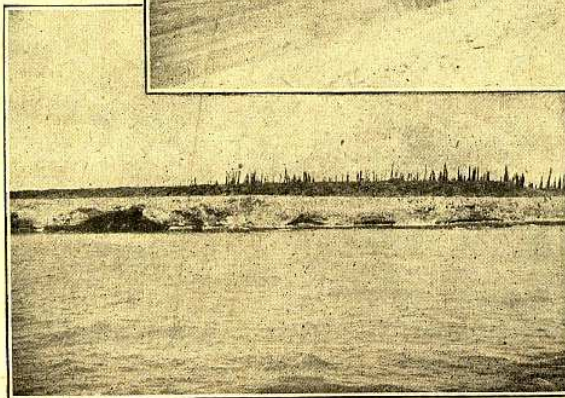
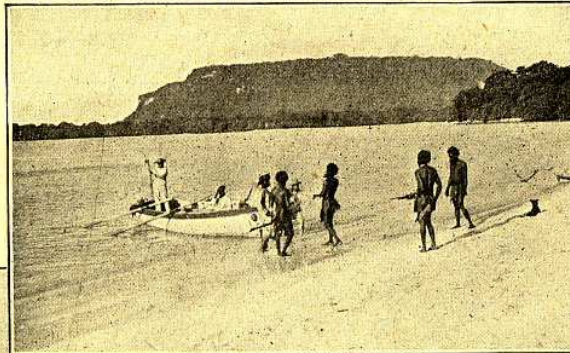
d'os; elles sont souvent disposées de façon à se casser dans la plaie en y laissant leur pointe, qui, le plus souvent, est empoisonnée comme celle des flèches. Mais l'arme la plus répandue, celle qui ne quitte jamais la main de l'indigène, c'est le casse-tête. Il change de forme suivant les îles, à tel point que les connaisseurs peuvent, à la vue d'un casse-tête, en dire la provenance. Ils sont faits en bois de *casuarina*, parfaitement équilibrés et couverts de sculptures qui, toutes grossières qu'elles soient, n'en représentent pas moins beaucoup de travail et d'adresse à l'époque, peu éloignée encore, où les indigènes n'avaient pour instruments que des coquillages. Aujourd'hui, presque tous sont pourvus de couteaux, et même les haches en fer de fabrication européenne tendent à remplacer les casse-tête comme le fusil remplace l'arc.

Dans les transactions entre eux, les indigènes emploient, pour monnaie, de petits coquillages venant des

îles Santa Cruz, auxquels leur rareté donne une certaine valeur. Les objets de prix élevés se paient en cochons mâles: c'est ainsi qu'un jeune sauvage achètera une femme en payant à son futur beau-père un nombre déterminé de cochons.

Les Européens paient aux indigènes les produits qu'ils achètent, en tabac, eau-de-vie, poudre, fusils, cotonnades, clous de fer, etc. Une simple bouteille en verre a une grande valeur; les Canaques en emploient les fragments comme rasoirs.

Leurs idées religieuses sont très confuses: ils craignent les esprits mauvais et ont dans chaque tribu des sorciers qu'ils consultent et redoutent. Ceux-ci ont, croient-ils, le pouvoir de jeter des sorts sur les hommes, les animaux, et même les plantes, comme aussi de les guérir. Un homme est-il malade, on interroge le sorcier, qui ordonne des sacrifices pour apaiser la colère des esprits malfaisants; il choisit les poules ou les cochons dont la chair doit être cuite par lui au fond des forêts, suivant un rituel spécial, pour être offerte au dieu Teapolo. Si l'homme meurt c'est qu'il a été envoûté; le sorcier désigne alors le coupable, et le fils du mort lui voue une haine qui ne sera pas assouvie avant qu'il ait dévoré le cœur de celui qui a causé la mort de son père. Lorsque le défunt est un chef, toute la tribu est responsable de sa mort et menacée des plus terribles châtimants, tant qu'elle n'a pas tiré du meurtrier une éclatante vengeance, et si l'envoûteur appartient à une autre tribu, la guerre éclate et se poursuit jusqu'à l'extermination complète de la tribu la plus faible. La victoire est



LA PLAGE DE PORT-OLRY (ILE ESPIRITU SANTO).
CÔTE D'UNE ÎLE CORALLIENNE (NOUVELLES-HÉBRIDES).

Photographies de M. le comte Jean de Saint-Seine.

célébrée par d'effroyables orgies, où les prisonniers sont massacrés et dévorés. De là, le grand nombre de villages abandonnés que l'on trouve dans les îles.

La récolte des ignames, l'élection d'un chef, le commencement d'une guerre, sont l'occasion de fêtes religieuses ou *sin-sin*. Le chef, revêtu de sa parure de combat, une aigrette de plumes dans la chevelure, les poignets et les chevilles chargés de bracelets et le visage bariolé de rouge et de bleu, donne un signal auquel tous les guerriers, munis de leurs armes et ornés de tous leurs bijoux, se partagent en deux camps. Les musiciens soufflent dans des flûtes en bambou ou frappent avec des marteaux en bois sur les *tams-tams*, instruments de musique bizarres que possèdent tous les villages des Nouvelles-Hébrides : ce sont des troncs d'arbres coupés à 2 ou 3 mètres au-

dessus du sol, creusés et fendus sur une partie de leur longueur et sculptés de façon à représenter grossièrement une tête. Ces tams-tams se dressent au milieu d'une clairière, par groupes de six ou huit, différents de sons, suivant leur longueur et leur diamètre. La danse commence ; elle a toujours un caractère guerrier. Les hommes, avec un ensemble admirable, brandissent leurs casse-tête, frappent le sol du pied, font des mou-

linets fantastiques avec leurs sagaies et simulent des charges effrayantes au milieu de cris et de sifflements qui n'ont rien d'humain. Leur agitation est telle qu'ils sont couverts de sueur au bout de quelques minutes, mais ils entretiennent leur ardeur par de fréquentes libations de *kawa* que leur préparent les femmes, et ils dansent et boivent pendant plusieurs heures. Il est rare qu'il ne se mêle pas à ces fêtes des scènes de cannibalisme : si un homme de la tribu a eu le malheur de déplaire au chef, le sorcier, de connivence avec ce dernier, annonce que les esprits demandent un sacrifice, et il désigne la victime, qui tombe à l'instant sous les coups de vingt casse-tête. Le cadavre est aussitôt dépecé ; la tête, morceau de choix, est portée au chef, qui en dévore la cervelle encore chaude, et les guerriers se partagent les membres palpitants.

Les Canaques croient à une autre vie au delà du tombeau, mais leurs idées sur ce sujet semblent très confuses. Dans certaines îles, les morts sont enterrés avec une provision d'ignames pour plusieurs mois et des armes qui leur permettraient de pourvoir à leur subsistance en chassant le cochon sauvage dans les fourrés élyséens. Lorsqu'un homme est arrivé à un âge très avancé et qu'il est à charge à ses parents, il

est d'usage de réunir un conseil de famille et d'y débattre devant lui la nécessité de sa mort. Lorsqu'il en est convaincu, il fixe lui-même la date des funérailles ; une fête a lieu pendant laquelle ses proches creusent un trou dans une case et y enterrent vivant le malheureux, en lui tenant la tête en dehors et en laissant quelques vivres à sa portée. Il doit être mort à la fin de la fête, et si l'agonie est trop longue, un coup de casse-tête vient mettre fin à ses souffrances.

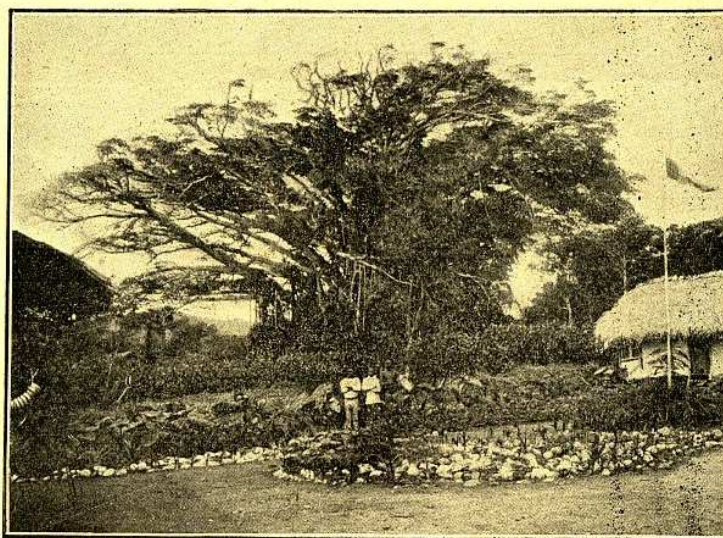
Chaque tribu a son village séparé des autres par des distances considérables ; elle est gouvernée par un chef élu à vie par les guerriers et pourvu d'une autorité absolue et indiscutée ; il a tout pouvoir sur la vie et les biens des membres de la tribu. A sa mort, s'il n'a pas d'enfant mâle, sa veuve est étranglée sur son cadavre ; s'il a un fils en âge de tenir une lance, il est ordinairement élu chef, mais ce choix n'est pas obligatoire.

L'autorité du père de famille est absolue ; il a droit de vie et de mort sur ses enfants et sa femme. Celle-ci allaite ses nourrissons pendant trois et quelquefois cinq ans. Tant qu'ils ne peuvent pas marcher, elle les porte suspendus à son cou par des bandelettes de lianes tressées, et ainsi chargée, elle vaque à tous les travaux. Dans les îles où les femmes sont parquées en un gyn-

nécée, les garçons restent avec elles jusqu'à l'âge de sept à huit ans, mais du jour où ils sont assez forts pour manier la pagaie d'une pirogue, ils habitent la case paternelle et ne connaissent plus leur mère. A Aoba, on retrouve le singulier usage polynésien de l'adoption ; il est rare qu'un enfant soit élevé par ses propres parents ; presque toujours, il est cédé par eux, dès sa naissance, à des amis, et il ne connaît même pas les véritables auteurs de ses jours.

On n'est pas d'accord sur le chiffre de la population des Nouvelles-Hébrides. Les missionnaires qui ont eu l'occasion de faire causer les chefs de village l'estiment à 60 000 hommes environ. Il est certain que depuis un siècle la population a diminué de près de moitié. La cause de ce dépeuplement est dans l'extension de l'alcoolisme et dans les maladies apportées par les blancs, tuberculose, variole, dysenterie ; elle est aussi dans le trop dur labeur imposé aux femmes, et dans le recrutement de travailleurs néo-hébridais pour les plantations des îles du Pacifique, de Nouvelle-Calédonie et d'Australie.

Comte JEAN LE GOUZ DE SAINT-SEINE.



BANYAN A LA MISSION CATHOLIQUE.
Photographie de M. le comte Jean de Saint-Seine.



A TRAVERS LE MONDE 51^e LIV. – No. 52.

25 décembre 1897

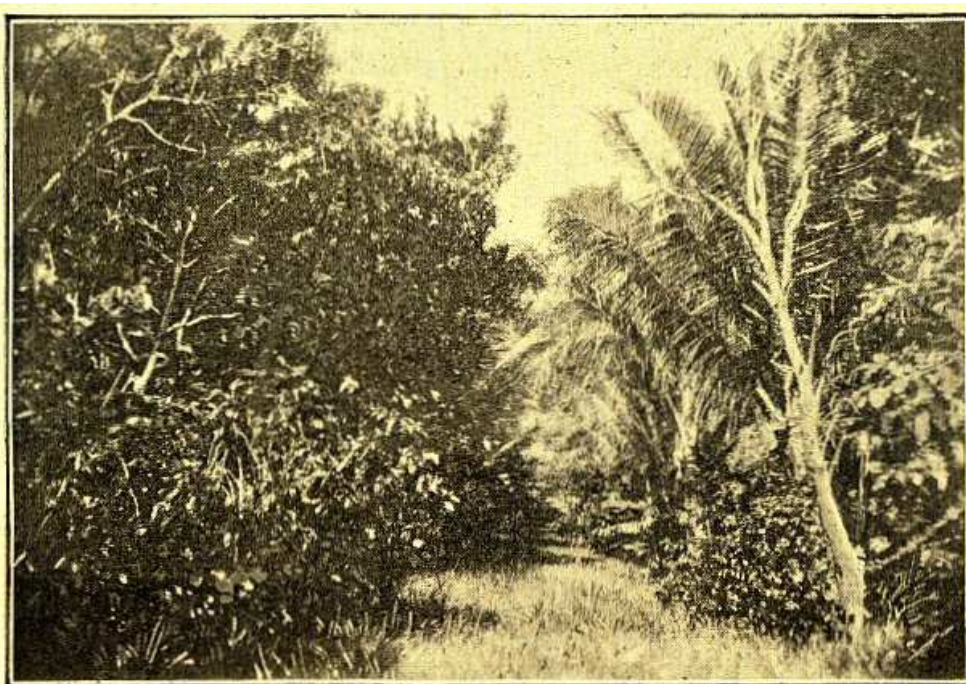
Les Nouvelles-Hébrides

Mœurs des Indigènes

L'archipel des Nouvelles-Hébrides, situé près de la limite commune des mondes mélanésien et polynésien, est habité par des peuples issus du mélange des deux races. C'est à Erromango et à Mallicollo que le type mélanésien se retrouve avec le plus de pureté.

Généralement monogames, les Canaques mélanésiens se montrent d'une jalousie féroce à l'égard de leurs femmes, qu'ils traitent cependant comme des bêtes de somme. Condamnées aux plus durs travaux, elles doivent se cacher dans la brousse lorsqu'elles rencontrent un homme. A Saint-Barthélemy, les femmes ne cohabitent pas avec leurs maris, elles résident toutes dans un petit îlot voisin d'où elles viennent chaque matin en pirogue pour travailler, et elles doivent être rentrées au gynécée

avant le coucher du soleil ; l'accès de cet îlot est interdit à tout homme qui n'a pas reçu du chef de la tribu l'autorisation spéciale de s'y rendre, et en aucun cas, un homme ne peut y passer la nuit. Dans les tribus mélanésiennes, c'est à la femme qu'incombent la culture et la récolte des ignames, l'entretien de la case et de la pirogue, la confection des vêtements rudimentaires. La seule



PORT-SANDWICH.

Photographie de M. le comte J. de Saint-Seine.

occupation de l'homme est la guerre ; le Néo-Hébridais ne quitte jamais ses armes, car les tribus d'une même île sont sans cesse en lutte entre elles.

Dans l'île d'Aoba on trouve le type polynésien presque aussi pur qu'à Tahiti; la condition des femmes n'y est pas misérable ; elles ne se livrent qu'aux travaux d'intérieur; leur principale occupation est la

fabrication de nattes et de *tapas* en écorce, où elles se montrent d'une habileté remarquable. Aussi ne sont-elles pas dégradées et flétries dès la jeunesse comme les Mélanésiennes : il n'est pas rare de trouver des modèles de statuaire parmi les femmes d'Aoba. Toutefois, quoique très bien traitée, la femme polynésienne est tenue pour inférieure à l'homme : c'est pour elles seules que sont lancées par les sorciers les interdictions du *tabou*, et elles n'ont jamais voix dans les délibérations de la tribu.

La bravoure du Maori est proverbiale; il est très accueillant pour l'étranger, et il pratique à son égard les lois de l'hospitalité la plus large. Tous les explorateurs qui ont visité Aoba jusqu'à ces dernières années parlent avec enthousiasme de la Nouvelle-Cythère ; mais les colons, en quête de Canaques pour cultiver leurs plantations, ont si souvent trompé la confiance de ces sauvages en enlevant des femmes, que les habitants d'Aoba sont devenus les plus méfiants des insulaires et que le blanc est pour eux l'objet d'une haine qui se traduit souvent par des massacres. Lorsque l'indigène d'Aoba est en

guerre contre une autre tribu de la même race, il n'emploie que ses armes sauvages, la flèche, la sagaie et le casse-tête. Mais chaque case renferme un fusil Snider ou Martiny pour être employé contre l'Européen qui trahit l'hospitalité.

Comme à Tahiti, les habitants d'Aoba ont un goût très vif pour la musique ; souvent, le soir, pendant la belle saison, hommes et



RIVIÈRE SARABAÏA.

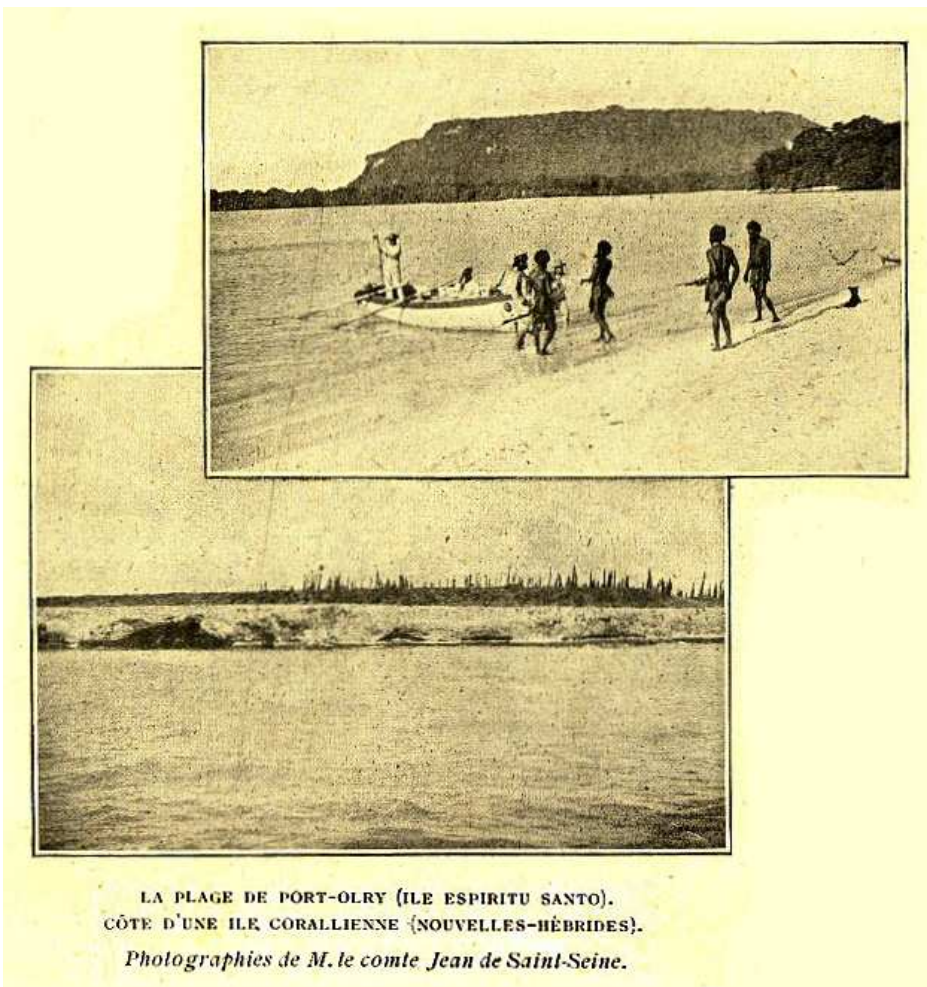
Photographie de M. le comte Jean de Saint-Seine.

femmes se réunissent sous les arbres pour chanter d'harmonieuses mélodies. Comme aux Marquises et en Nouvelle-Zélande, ils se tatouent avec un art qui met remarquablement en valeur la structure anatomique du corps ; tout jeune homme doit être tatoué pour avoir sa place au conseil de la tribu, et toute jeune fille pour trouver un mari. L'opération est longue et douloureuse, l'artiste exécute son dessin sur la chair du patient au moyen d'une arête de poisson ou d'un os aigu, à peu près comme un graveur burine une plaque de cuivre.

Les habitants des autres îles sont le produit d'un métissage en proportions variables des deux races, mais c'est en général l'élément mélanésien qui domine, et les Aobiens font l'effet d'une tribu égarée au milieu de peuples tout différents, pour lesquels ils affectent un profond mépris.

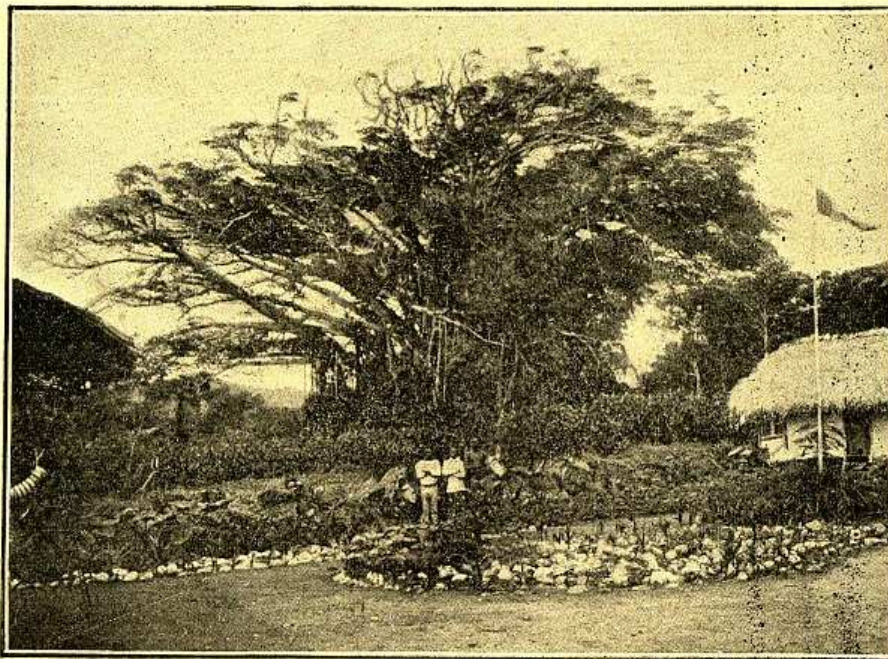
Dans tout l'archipel, le costume des indigènes est très sommaire, sauf à Annatom, où l'influence des missionnaires anglais a imposé aux indigènes des cotonnades d'origine britannique. Un pagne d'écorce, une feuille de bananier suspendue à une ceinture en poil de roussette, un bouquet de feuilles odoriférantes composent le vêtement de l'un et de l'autre sexe. Les enfants sont complètement nus et souvent, hommes et femmes ont simplement autour des reins une ficelle à laquelle ils suspendent leur pipe. Mais si le costume proprement dit fait parfois défaut, les Néo-Hébridais ont beaucoup de goût pour

la parure : la plupart portent des bracelets formés par une dent de cochon sauvage et des colliers de perles et de corail. Dans plusieurs îles, ils se percent la cloison nasale et y introduisent des anneaux de nacre. Ils percent aussi le lobe de l'oreille et y introduisent des disques de bois ou de pierre polie, dont le diamètre atteint parfois celui d'une pièce de 10 centimes. La chevelure des hommes est toujours arrangée avec soin; à Tanna, ils tressent leurs cheveux par petites mèches qui donnent à leur tête l'aspect de hérissons ; d'après Markham, il ne faut pas moins



de trois ans pour parfaire cette partie de la toilette d'un beau guerrier. C'est surtout pour la guerre que les hommes se couvrent d'ornements; souvent ils se teignent le corps à l'ocre, les chefs décorent leur chevelure d'une aigrette de plumes de pigeon. Souvent aussi, ils se couvrent la tête de masques horribles, représentant grossièrement des têtes d'animaux et destinés non à les protéger, mais à épouvanter leurs ennemis.

Les cases sont toujours construites en clayonnage de roseaux ou de tiges de maïs sur une charpente en bambou ou en bois léger, avec une toiture en chaume, faite de feuilles de cocotier ; mais la forme en diffère beaucoup suivant les tribus. Celles d'Aoba sont rectangulaires, spacieuses, et aérées par plusieurs fenêtres; celles de Pentecôte, au contraire, sont rondes et coniques, en forme de ruches, avec une seule ouverture, petite et étroite, qui sert de porte. La fumée du feu, que l'on entretient toujours allumé, n'a pas d'autre issue ; aussi l'air est-il irrespirable pour des poumons européens. Quelques voyageurs prétendent que les Canaques attachent une idée religieuse à la conservation perpétuelle du feu dans leurs cases ; mais ceux-ci affirment eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre but que d'en écarter les moustiques. Naguère, ils ne pouvaient se procurer le feu qu'en frottant énergiquement deux morceaux de bois l'un sur l'autre, et beaucoup d'indigènes sont fort adroits dans cet exercice, mais aujourd'hui, ils préfèrent se servir d'allumettes, que, grâce aux colons, on trouve dans toutes les îles. Ils craignent l'obscurité et la rosée de la nuit ; jamais on ne les trouve dehors après la chute du jour, et le matin, ils attendent pour sortir que le soleil ait fait évaporer la rosée.



BANYAN A LA MISSION CATHOLIQUE.
Photographie de M. le comte Jean de Saint-Seine.

La nourriture des Canaques est surtout végétale: elle consiste en bananes, ignames, taros et *mayores* (fruits de l'arbre à pain) qu'ils cuisent au four canaque, c'est-à-dire dans un trou creusé dans le sol, où l'on met des cailloux rougis au feu, et que l'on recouvre ensuite de terre. Ils sont très adroits à prendre le poisson au harpon et ils le mangent souvent cru. Les jours de fête, principalement à la récolte des ignames, qui est la grande fête annuelle, on fait de

véritables hécatombes de cochons et de volailles, chaque Canaque étant d'autant plus estimé dans sa tribu qu'il tue plus de cochons ; la fête se prolonge sans interruption jusqu'à ce que tout soit dévoré, et telle est l'imprévoyance de ces sauvages, que ces orgies sont souvent suivies d'affreuses disettes, surtout lorsqu'après une guerre malheureuse, les cochons ont été emportés et les arbres à pain coupés par l'ennemi victorieux.

Leurs instincts cannibales ne peuvent être niés; tout prisonnier est généralement dévoré de la façon suivante : le tronc est donné aux jeunes gens, les intestins aux cochons et aux chiens ; les hommes se réservent les membres, les bras et cuisses. Les femmes ne sont pas autorisées à prendre part à ces agapes dégoûtantes. Chez les peuples d'origine maorie, l'anthropophagie est plus rare, et semble avoir un caractère religieux. On dévore le cœur ou les yeux d'un ennemi dont on a admiré le courage ou la clairvoyance, afin d'hériter de ces qualités.

Comme tous les habitants de l'Océanie, les indigènes savent tirer, d'une racine, le *piper methysticum*, une boisson fermentée, légèrement alcoolisée et rafraîchissante, le *kawa*. Les jeunes filles chargées de la fabriquer mâchent les fibres ligneuses de la racine et les rejettent clans un vase, mêlées à leur salive; on laisse fermenter plusieurs jours et l'on enlève l'écume qui surnage. Le *kawa* est l'accompagnement nécessaire de toutes les orgies cannibales; les indigènes en boivent alors jusqu'à l'ivresse complète. Les missionnaires ont interdit la fabrication de cette boisson dans les îles où leur influence est puissante, mais alors, les Canaques le remplacent par l'eau-de-vie de traite, beaucoup plus malsaine et plus dangereuse, que leur vendent les colons français.

Les habitants des côtes passent sur l'eau une grande partie de leur existence. Ils creusent, au moyen du feu, des troncs de kauris ou d'araucarias pour en faire des pirogues longues de 5 à 6 mètres, qu'ils munissent d'un balancier leur donnant une stabilité suffisante pour porter une forte voile triangulaire, faite en nattes de pandanus. Chaque tribu possède en outre, une pirogue de guerre capable de porter vingt ou trente guerriers ; elle est faite de planches assemblées et cousues, et calfatée avec un goudron tiré du latex du *huis atra*.

Les armes des insulaires sont l'arc et les flèches, que M. E. Raoul affirme être spéciales aux peuples d'origine papoua. Le corps de la flèche est une tige de roseau et de bambou, et la pointe un fragment d'os humain, une arête de poisson ou simplement un morceau de bois lourd durci au feu. Presque toujours, les flèches sont empoisonnées et leurs blessures donnent la mort par le tétanos ; cependant, M. le Dr Daville, médecin de la Compagnie française des Nouvelles-Hébrides, affirme d'avoir vu deux blancs qui avaient guéri sans peine des blessures de ce genre par de simples lavages à l'eau alcoolisée. Des études nombreuses faites pour découvrir la nature du poison font croire que les indigènes plongent leurs flèches dans le cadavre d'un animal en putréfaction. Les lances et les sagaies ont l'extrémité barbelée et armée de dents de requin ou de fragments d'os ; elles sont souvent disposées de façon à se casser dans la plaie en y laissant leur pointe, qui, le plus souvent, est empoisonnée comme celle des flèches. Mais l'arme la plus répandue, celle qui ne quitte jamais la main de l'indigène, c'est le casse-tête. Il change de forme suivant les îles, à tel point que les connaisseurs peuvent, à la vue d'un

casse-tête, en dire la provenance. Ils sont faits en bois de *casuarina*, parfaitement équilibrés et couverts de sculptures qui, toutes grossières qu'elles soient, n'en représentaient pas moins beaucoup de travail et d'adresse à l'époque, peu éloignée encore, où les indigènes n'avaient pour instruments que des coquillages. Aujourd'hui, presque tous sont pourvus de couteaux, et même les haches en fer de fabrication européenne tendent à remplacer les casse-tête comme le fusil remplace l'arc.

Dans les transactions entre eux, les indigènes emploient, pour monnaie, de petits coquillages venant des îles Santa Cruz, auxquels leur rareté donne une certaine valeur. Les objets de prix élevés se paient en cochons mâles : c'est ainsi qu'un jeune sauvage achètera une femme en payant à son futur beau-père un nombre déterminé de cochons.

Les Européens paient aux indigènes les produits qu'ils achètent, en tabac, eau-de-vie, poudre, fusils, cotonnades, clous de fer, etc. Une simple bouteille en verre à une grande valeur; les Canaques en emploient les fragments comme rasoirs.

Leurs idées religieuses sont très confuses : ils craignent les esprits mauvais et ont dans chaque tribu des sorciers qu'ils consultent et redoutent. Ceux-ci ont, croient-ils, le pouvoir de jeter des sorts sur les hommes, les animaux, et même les plantes, comme aussi de les guérir. Un homme est-il malade, on interroge le sorcier, qui ordonne des sacrifices pour apaiser la colère des esprits malfaisants; il choisit les poules ou les cochons dont la chair doit être cuite par lui au fond des forêts, suivant un rituel spécial, pour être offerte au dieu Teapolo. Si l'homme meurt c'est qu'il a été envoûté ; le sorcier désigne alors le coupable, et le fils du mort lui voue une haine qui ne sera pas assouvie avant qu'il ait dévoré le cœur de celui qui a causé la mort de son père. Lorsque le défunt est un chef, toute la tribu est responsable de sa mort et menacée des plus terribles châtiments, tant qu'elle n'a pas tiré du meurtrier une éclatante vengeance, et si l'envoûteur appartient à une autre tribu, la guerre éclate et se poursuit jusqu'à l'extermination complète de la tribu la plus faible. La victoire est célébrée par d'effroyables orgies, où les prisonniers sont massacrés et dévorés. De là, le grand nombre de villages abandonnés que l'on trouve dans les îles.

La récolte des ignames, l'élection d'un chef, le commencement d'une guerre, sont l'occasion de fêtes religieuses ou *sin-sin*. Le chef, revêtu de sa parure de combat, une aigrette de plumes dans la chevelure, les poignets et les chevilles chargés de bracelets et le visage bariolé de rouge et de bleu, donne un signal auquel tous les guerriers, munis de leurs armes et ornés de tous leurs bijoux, se partagent en deux camps. Les musiciens soufflent dans des flûtes en bambou ou frappent avec des marteaux en bois sur les *tams-tams*, instruments de musique bizarres que possèdent tous les villages des Nouvelles-

Hébrides : ce sont des troncs d'arbres coupés à 2 ou 3 mètres au dessus du sol, creusés et fendus sur une partie de leur longueur et sculptés de façon à représenter grossièrement une tête. Ces tams-tams se dressent au milieu d'une clairière, par groupes de six ou huit, différents de sons, suivant leur longueur et leur diamètre. La danse commence ; elle a toujours un caractère guerrier. Les hommes, avec un ensemble admirable, brandissent leurs casse-tête, frappent le sol du pied, font des moulinets fantastiques avec leurs sagaies et simulent des charges effrayantes au milieu de cris et de sifflements qui n'ont rien d'humain. Leur agitation est telle qu'ils sont couverts de sueur au bout de quelques minutes, mais ils entretiennent leur ardeur par de fréquentes libations de *kawa* que leur préparent les femmes, et ils dansent et boivent pendant plusieurs heures. Il est rare qu'il ne se mêle pas à ces fêtes des scènes de cannibalisme : si un homme de la tribu a eu le malheur de déplaire au chef, le sorcier, de connivence avec ce dernier, annonce que les esprits demandent un sacrifice, et il désigne la victime, qui tombe à l'instant sous les coups de vingt casse-tête. Le cadavre est aussitôt dépecé ; la tête, morceau de choix, est portée au chef, qui en dévore la cervelle encore chaude, et les guerriers se partagent les membres palpitants.

Les Canaques croient à une autre vie au delà du tombeau, mais leurs idées sur ce sujet semblent très confuses. Dans certaines îles, les morts sont enterrés avec une provision d'ignames pour plusieurs mois et des armes qui leur permettront de pourvoir à leur subsistance en chassant le cochon sauvage dans les fourrés élyséens. Lorsqu'un homme est arrivé à un âge très avancé et qu'il est à charge à ses parents, il est d'usage de réunir un conseil de famille et d'y débattre devant lui la nécessité de sa mort. Lorsqu'il en est convaincu, il fixe lui-même la date des funérailles; une fête a lieu pendant laquelle ses proches creusent un trou dans une case et y enterrent vivant le malheureux, on lui tenant la tête en dehors et en laissant quelques vivres à sa portée. Il doit être mort à la fin de la fête, et si l'agonie est trop longue, un coup de casse-tête vient mettre fin à ses souffrances.

Chaque tribu a son village séparé des autres par des distances considérables ; elle est gouvernée par un chef élu à vie par les guerriers et pourvu d'une autorité absolue et indiscutée; il a tout pouvoir sur la vie et les biens des membres de la tribu. A sa mort, s'il n'a pas d'enfant mâle, sa veuve est étranglée sur son cadavre ; s'il a un fils en âge de tenir une lance, il est ordinairement élu chef, mais ce choix n'est pas obligatoire.

L'autorité du père de famille est absolue ; il a droit de vie et de mort sur ses enfants et sa femme. Celle-ci allaite ses nourrissons pendant trois et quelquefois cinq ans. Tant qu'ils ne peuvent pas marcher, elle les porte suspendus à son cou par des bandelettes de lianes tressées, et ainsi chargée, elle vaque à tous les travaux. Dans les îles où les femmes sont parquées en un gynécée, les garçons res-

tent avec elles jusqu'à l'âge de sept à huit ans, mais du jour où ils sont assez forts pour manier la pagaie d'une pirogue, ils habitent la case paternelle et ne connaissent plus leur mère. A Aoba, on retrouve le singulier usage polynésien de l'adoption; il est rare qu'un enfant soit élevé par ses propres parents ; presque toujours, il est cédé par eux, dès sa naissance, à des amis, et il ne connaît même pas les véritables auteurs de ses jours.

On n'est pas d'accord sur le chiffre de la population des Nouvelles-Hébrides. Les missionnaires qui ont eu l'occasion de faire causer les chefs de village l'estiment à 60 000 hommes environ. Il est certain que depuis un siècle la population a diminué de près de moitié. La cause de ce dépeuplement est dans l'extension de l'alcoolisme et dans les maladies apportées par les blancs, tuberculose, variole, dysenterie ; elle est aussi dans le trop dur labeur imposé aux femmes, et dans le recrutement de travailleurs néo-hébridais pour les plantations des îles du Pacifique, de Nouvelle-Calédonie et d'Australie.

Comte JEAN LE GOUZ DE SAINT-SEINE.